# 8 h. 30 un réveil sonne :

# FRANKLIN ROOSEVELT

## l'homme le plus occupé du monde

## commence sa journée avec le sourire

***Puis, jusqu'à l'heure du thé, le président des U. S. A. lira des rapports, accordera des audiences limitées à 15 minutes chacune.***

TOUS LES QUINZE JOURS, APRES LE DINER IL ASSISTE A LA PROJECTION D'UN FILM DANS SON CINEMA PERSONNEL ET SOUVENT PLONGE DANS SA PISCINE PRIVÉE.

**« Le président Roosevelt a rajeuni de dix ans depuis qu'il est au pouvoir ! », a déclaré le médecin-amiral Ross T. Mac Intyre, le jour même où Franklin Delano Roosevelt, la semaine dernière, fêtait son 59e anniversaire.**

Il est vrai que la vie de l'homme le plus occupé du monde est particulièrement bien réglée.

### *Réveil souriant*

8 heures 30 du matin. La sonnerie grêle d'un « alarm clock », offert naguère au président par le « Women National Press Club », « pour lui permettre de ne plus être en retard à ses rendez-vous », retentit dans la chambre de M. Roosevelt. Le président s'éveille. Il sonne son valet de chambre qui, d'une main experte, le rase avec un rasoir perfectionné, autre cadeau d'un admirateur.

**Dispos et souriant, le président, qui n'a pas bougé de son lit, se fait apporter son petit déjeuner, qu'il déguste avec appétit. Puis, toujours couché, il lit quelques journaux du matin, comme le « New York Times », le « Baltimore Sun », le « New York Herald Tribune » et le « Washington Post ».**

9 heures 30, Franklin Roosevelt, toujours au lit, reçoit son état-major intime : Stephen Early, secrétaire pour la presse ; le major-général Edwin Watson, secrétaire chargé des réceptions ; miss Margaret Le Hand, d'origine française, sa secrétaire privée. Miss Le Hand s'occupe du courrier — 4.000 lettres par jour, dix millions depuis que M. Roosevelt est président; c'est elle qui répond aux lettres les moins importantes. Energique, toujours calme, douée d'une extraordinaire mémoire, elle est non seulement une « puissance », mais elle est devenue presque un membre de la famille Roosevelt :

— Voyez miss, dit souvent le président quand on lui pose une question.

Quand Harry Hopkins — actuellement en mission à Londres — est à Washington, il ne manque jamais de venir passer quelques instants dans la chambre à coucher présidentielle. Il habite du reste lui-même la Maison Blanche.

### *Le quart d'heure traditionnel*

Quant au « fidèle Watson », il est célèbre à la Maison Blanche par les mimiques cocasses et imprévues par lesquelles chaque matin il salue le président... et qui font rire celui-ci aux éclats.

**10 heures. M. Roosevelt s'habille tranquillement et avec soin.**

**Il ne quitte jamais sa chambre sans être sûr qu'il porte bien dans son étui à lunettes son amulette — une croix sculptée en ivoire que lui a donnée une paroisse catholique de New-York.**

**Aidé par son « body guard », l'ancien champion de football Thomas Qualters, il prend place alors sur sa chaise roulante et se fait conduire à son bureau.**

**C'est la pièce la plus fameuse de la Maison Blanche. Là, en 1801, eut lieu la première réception présidentielle du Jour de l'An. Là, tous les matins, Abraham Lincoln lisait un chapitre de la Bible à sa famille.**

Et les audiences commencent : officiers généraux, magistrats, hauts fonctionnaires. Chacun d'eux a droit à une maximum de quinze minutes d'entretien.

Les chefs démocrates du Sénat et de la Chambre des Représentants sont reçus régulièrement tous les lundis; le mardi après-midi et le vendredi matin sont réservés à la presse; le jeudi après-midi à la commission consultative de la Défense Nationale; le vendredi après-midi aux membres du cabinet.

Mais, bien entendu, les ministres et les fonctionnaires du Département d'Etat viennent, chaque jour, à la Maison Blanche, aux heures les plus variées.

Des lignes téléphoniques privées relient du reste le président au secrétaire d'Etat Cordell Hull, au sous-secrétaire d'Etat Sumner Welles, et aux secrétaires ministres de la Guerre et de la Marine.

L'Amérique entière connaît la téléphoniste du président, mais seulement sous le pseudonyme de : « Hello girl ! ». Elle reconnaît à leurs voix des centaines de personnes. Un jour elle entendit une voix inconnue :

— Que voulez-vous ? demanda-t-elle. Ici, la Maison Blanche.

— Oh ! excusez-moi, M. le président; c'est une erreur, balbutia la voix, effrayée...

L'inconnu avait cru qu'il parlait à M. Roosevelt lui-même.

### *Nage et culture physique*

**11 heures 30. M. Roosevelt déjeune, servi par un « service boy ». Déjeuner frugal, et qu'il faut réchauffer plusieurs fois, car le président, qui ne quitte pas son bureau, oublie souvent de manger. C'est depuis la guerre seulement qu'il a supprimé le déjeuner en famille.**

**Tout de suite après, le président reprend ses occupations. C'est le moment où il reçoit, en général, ses conseillers techniques comme Morgenthau et Ickes.**

**17 heures 30. Les audiences sont terminées. Le président se retire dans ses appartements. Il prend une tasse de thé. Trois fois par semaine, il gagne la piscine et la salle de culture physique dont il a doté, il y a quelques années, la Maison Blanche.**

### *Les distractions du président*

20 heures. Les appartements privés de White House s'animent. Il y a souvent de nombreuses personnalités politiques, parfois des représentants de la classe ouvrière ou des mouvements de jeunesse, invités au dîner du président.

**Deux fois par mois, après le dîner, M. Roosevelt assiste, dans la salle de cinéma que le président Hoover fit construire dans la Maison Blanche et qui coûta 25.000 dollars, à la projection d'un film. Ce que préfère M. Roosevelt, ce sont les actualités et les dessins animés.**

**Les autres soirs, le président retourne , vers 22 heures, dans son bureau en rotonde où il se consacre, dans la paix absolue, à l'étude des documents d'Etat.**

**Tous les samedis, en principe, le président part pour sa propriété d'Hyde Park, dans l'Etat de New-York, où il passe le week-end.**

**Installé dans sa véranda, M. Roosevelt y travaille à sa collection de timbres-poste.**

**Quand il ne peut aller à Hyde Park, le président se contente de faire un peu de yachting sur le Potomac et dans la baie de Chesapeake.**

Et, chaque jour, de loin, sans en avoir l'air, l'amiral-médecin Mac Intyre veille avec un soin affectueux sur le régime et la santé du président.

— Le lundi, vitamine B, le mercredi, vitamine A, le vendredi, vitamine C.

— Oui, encore un truc pour nous forcer à apprendre l'alphabet.

# ANNABELLA

## aux yeux d'Hollywood a épousé un homme trop fidèle

**Par contrat, Tyrone Power ne doit pas parler d'Annabella. Les spectatrices américaines ont bien voulu lui pardonn son mariage, mais elles lui pardonnent moins facilement sa fidélité.**

**Mais au cours d'une grande enquête publicitaire organisée par la Fox pour le lancement d'un film sur les Mormons, Tyrone Power eut à répondre à l'étrange question que voici :**

**— Comment vous conduiriez-vous si vous étiez marié avec 37 femmes ?**

**La chef de publicité espérait une brillante improvisation sur les vertus comparées de la bigamie et de la monogamie. Mais Tyrone, sautant sur l'occasion, répondit simplement :**

**— Mais je suis marié avec 37 femmes. Annabella, ce sont toutes les femmes réunies en une seule...**

La chef de publicité, affolé, préféra ne pas en entendre davantage, et courant chez le directeur de la Fox, il l'engagea vivement à accorder des vacances à Tyrone Power.

Annabella voulait voir les Indiens. Ils allèrent visiter la vallée de la Mort, et rencontrèrent Lo, un Indien charmant, qui réclama 25 cents pour accepter de se faire photographier avec Annabella.

Lorsqu'ils rentrèrent, le chef de publicité de Fox envoya photographes et reporters recueillir les impressions de voyage du célèbre jeune premier.

**— Je suis ravi d'être rentré, déclara Tyrone Power. Mes vacances ont été délicieuse grâce à Annabella, qui est une compagne de voyage idéale, mais j'ai ici l'intérieur le plus ravissant, la cuisine la plus savoureuse, el confort le plus exquis... Car Annabella est aussi une femme d'intérieur extraordinaire.**

Il dut s'interrompre, parce que le chef de publicité était de moins en moins content.

Françoise CIROUD.

# JE SUIS D'MOISELLE

## CONTE INEDIT de Paul VIALAR

***(Prix Femina 1939)***

CATHERINE faisait sauter sur ses genoux Solange, la fille de ses patrons qui n'avait pas quatre ans et, pour l'égayer, elle se servait du dialogue dont sa mère elle avait bercé son enfance et qui, toute petite, la mettait, elle aussi, en joie.

— Bonjour, madame.

— Je suis d'moiselle !

Elle contrefaisait les voix, celle du monsieur, ronde et grave, celle de la dame qui lui répondait et qu'elle rendait précieuse, minaudante, aigüe :

— Bonjour, madame.

— Je suis d'moiselle !

— Comme vous êtes pâle !

— Je suis malade.

— Un peu de lait ?

— C'est trop froid.

— Un peu de bouillon ?

— C'est trop chaud.

— Une pomme ?

— Ça agace les dents.

— Un petit mari ?

— Ah ! vous me faites rire !

Et, sur l'éclat de la fin, Catherine soulevant l'enfant par les aisselles, la secouait, en l'air, à bout de bras, comme une poupée, et la petite riait, riait, montrant ses minuscules dents laiteuses et la fossette de son menton.

L'été touchait à sa fin et cela durerait peut-être dix jours encore, quinze tout au plus, ce bonheur, pour Catherine, de quitter la maison de son père, là-bas à Montainville, pour venir chaque matin à Villequoy, au « château », laver la vaisselle et garder la petite. Et puis les gens de Paris retourneraient à leur ville et le long hiver de Beauce commencerait cet hiver sans autre prolongement pour Catherine qu'un printemps qui n'était pas pour elle.

Elle était laide, Catherine, et les gars tout farauds du village se moquaient de son grand nez et ses taches de rousseur avec des mots crus. Personne, bien sûr, ne voudrait d'elle ! Elle ne tiendrait jamais, à bout de bras, une petite qui lui appartiendrait. Qu'importait ! Ce qu'il fallait, en ce moment, c'était la voir rire, cela faisait oublier tout. Et Catherine reprenait :

— Bonjour, madame.

— Je suis d'moiselle !

⁂

A six heures, comme chaque jour, Catherine décrocha sa manto, dit « au revoir » à la cuisinière qui avait l'air d'une dame, s'engagea dans le chemin qui, entre deux champs, menait jusqu'au village où son père, veuf depuis quatorze ans, était « aricanïer ».

Sept hectares, une chèvre, trois moutons, voilà de quoi il vivait, le père ! Il était jeune encore et ce n'était même pas une dot pour Catherine.

Non, elle n'aurait jamais, la Catherine, une maison à elle avec la « cornèse » cirée qui double les heures, la huche vernie à la même place par les mains, le lit d'acajou, la cheminée par laquelle tombent les lourdes gouttes de la pluie !

Mais voilà que, tandis qu'elle marchait sur la route, il lui sembla qu'une présence l'accompagnait. Non, cela n'était pas possible, elle n'était que Catherine, « Catherine toute seule » ! Et cependant un pas lourd, lourd d'un soulier à clous, doublait le sien. Elle leva la tête. Alors, elle vit qu'il y avait quelqu'un auprès d'elle.

C'était un gars qui pouvait avoir vingt-huit ans. Il était petit, mais il avait un beau regard bleu, il était habillé d'une mauvaise veste; mais il tenait, noblement, un grand bâton. Elle sut tout de ? te qui il était : le nouveau berger, celui qui était arrivé, huit jours plus tôt, et qui gardait, dans le pré, le troupeau du château. Personne n'avait pu lui dire encore que Catherine était laide ; alors, peut-être bien qu'il ne le savait pas !

Il y eut un grand silence pendant lequel leurs pas résonnèrent, se confondirent.

— Bonjour, madame, fit-il enfin.

— Je suis d'moiselle, protesta-t-elle instinctivement.

⁂

Le silence retomba sur eux et elle observa le gars à la dérobée. Cela lui avait porté un coup qu'il lui parlât ainsi, c'était aussi la première fois, et la seule, qu'un inconnu la suivait. Elle porta, d'un même mouvement, ses deux mains à son cœur qui battait précipitamment. Il dut s'apercevoir de son trouble, car il dit :

— Comme vous êtes pâle !

— Je suis malade, dit-elle en passant la main sur son front.

Il lui prit le bras sans qu'elle se défendît, la soutint avec force et une grande douceur en même temps. Elle s'appuyait sur lui, maintenant ; sa tête tournait un peu.

Ils atteignaient le coin du pré, les vaches étaient là, broutant le trèfle incarnat. Il y avait, contre la barrière du champ, les grands seaux étamés et bosselés où le lait qu'il venait de traire moussait comme une robe de communiante. Il proposa :

— Un peu de lait ?

— C'est trop froid ! dit-elle en frissonnant.

Ils avancèrent encore et bientôt ils furent au carrefour des deux routes. L'auberge minuscule, à l'enseigne du « Petit Tambour », se dressait à l'un de ses angles.

Il la vit si chancelante, l'auberge était si proche qu'il proposa :

— Un peu de bouillon ?

— Non, dit-elle avec un sourire, — et ce n'était pas un caprice — non, c'est trop chaud !

Elle rouvrit les yeux tout grands sur la lumière qui était dorée, sur la plaine qui était rouge et qui, là-bas, à dix-huit kilomètres au large, portait, comme un phare de la foi, la flèche aérienne de la cathédrale de Chartres, sur la main, la belle main rude, solide, de travailleur, qui s'étalait gauchement sur sa manche noire.

Ils prirent, sans se consulter, l'allée des pommiers qui ne menait pas chez elle, mais qui était plus solitaire. Catherine avait retrouvé toutes ses couleurs. Il lui semblait, à présent, découvrir d'un seul coup le sens simple et profond de la vie. Dans l'herbe haute, des pommes multicoloies étaient tombées. Il se baissa, en ramassa une, bien rouge, qu'il lui tendit :

— Une pomme ?

Mais cette fois, avec coquetterie, elle refusa :

— Ça agace les dents.

Ils se regardèrent, bien en face. Il lui prit les deux mains et elle se laissa faire.

— Catherine, dit-il (Il savait donc son nom !), je vous vois passer tous les jours. J'ai hésité à vous parler, et puis, faut m'excuser, ça été plus fort que moi. Vous êtes différente de toutes celles que j'ai rencontrées, de celles de Montainville, des autres villages ! Catherine, je suis sûr que vous êtes une femme pas comme les autres...

Elle pensa : « Je suis laide ». Mais il ne devait pas voir cette laideur, car il y avait une grande lumière sur toute sa personne, il ne devait voir que le grand corps souple, défilé, que le regard clair.

— Catherine... je voudrais... je voudrais... balbutia-t-il. Il se troublait, rougissait : Je voudrais... être pour vous...

— Quoi donc ? questionna-t-elle avec un peu d'inquiétude.

— Un petit mari, bien sûr ! fit-il en la regardant tout droit dans les yeux.

Alors elle laissa tomber sa tête en avant, sur l'épaule de l'homme :

— Ah ! vous me faites rire ! dit-elle avec amour, avec une joie surhumaine. Et elle éclata en sanglots.

# DEPUIS MILLE ANS

# *L'antique Thulé*

## qui ne connaissait pas la guerre *voit pour la 1re fois des soldats*

Et Rockall la dernière île déserte de l'Atlantique ***sera bientôt occupée à son tour***

Peu de pays au monde ont connu une paix aussi profonde que les îles de l'Atlantique Nord. La nature est si rude sous ces latitudes qu'elle avait, jusqu'à présent, fait la paix entre les hommes.

La plus peuplée de toutes est l'Islande, l'île de Thulé des anciens; c'est la seule dont la population dépasse cent mille habitants.

Mais la guerre est venue. Pour ne pas être envahie, l'Islande a proclamé, en mai 1940, une indépendance que lui reconnaissait d'ailleurs sa Constitution. Ses pâtages, qui sont parmi les plus dangereux du monde et où nous avons perdu, il y a quelques années, le grand Charcot, ses rivages bordées de récifs, où les brouillards bouchent la vue, où des roches magnétiques déconcertent la boussole, pourraient tenter des corsaires, servir de relais pour un débarquement...

Des vaisseaux anglais croisent au large de la légendaire et paisible Thulé, où, pour la première fois, des soldats — des Canadiens — tiennent garnison.

### *L'île de la paix*

L'Islande, qui dépend du Danemark, n'a jamais été disputée à main armée. La seule flotte de guerre qui l'ait conquise était faite des barques non pontées des Vikings, qui y descendirent il y a plus de mille ans. Et depuis un millénaire, sous diverses suprématies théoriques, l'Islande s'administre seule et elle possède le plus vieux Parlement du monde ; il y a mille ans, les habitants se réunissaient déjà, en plein air, pour discuter de leurs lois.

Non seulement elle était en paix avec le dehors, mais elle ne connaît plus le crime depuis de longues années. La prison de Reykjavik est en ce moment en démolition, par décision de la municipalité : elle était inutile. Des amendes doivent suffire à châtier les quelques délits qui s'y commettent encore.

### *L'île du noroît*

Une autre possession danoise, les îles Far-Oër, entre l'Islande et les îles Shetland (la position la plus septentrionale des Britanniques), ont jusque sur nos côtes une réputation sinistre : c'est des Far-Oër que souffle sur la mer du Nord et la Manche le vent de noroît.

Elles ne comptent que quelques villages de pêcheurs. Mais elles sont une position stratégique de premier ordre : par les Far-Oër, on pourrait tourner les Iles britanniques par le Nord. Aussi de petits croiseurs auxiliaires circulent-ils sans cesse au large de l'archipel, en liaison continue par radio avec la côte anglaise. A eux de savoir si un navire n'essaye pas de forcer le blocus des côtes scandinaves ou si un sous-marin ne tente pas d'attaquer le relais naturel entre les Etats-Unis et l'Angleterre : le nord de l'Irlande, encore soumis à la couronne britannique.

### *...Et celle de la météo*

La guerre a posé, d'une façon presque tragique, le cas des quelques occupants de l'île Jan Mayen. Jan Mayen, à l'est du Groenland, appartient à la Norvège. Elle est faite de deux îles soudées par un isthme étroit. Cet isthme a l'air d'un champ de bataille, couvert de lances et de débris. C'est là que l'Océan glacial jette, à chaque débâcle de ses banquises, le bois que charrient les immenses fleuves russes, Petchara, Ob, Yenisei. Les habitants de Jan Mayen pourraient, bien que l'île n'ait que des arbres nains, se chauffer au bois tout l'hiver...

Mais il n'y a d'autres habitants, sur cette terre désolée, qu'un poste norvégien de météorologie.

C'est là qu'on a découvert que le temps qu'il fait en Europe dépend des oscillations du froid et de la chaleur dans les mers polaires. Aussi le gouvernement norvégien entretient-il avec soin et renouvelait-il tous les ans son poste d'observateurs et leur émetteur de T. S. F.

Aujourd'hui, le ravitaillement, le remplacement et les droits d'émission des « météos » de Jan Mayen, impossibles pour la Norvège, sont devenus une question internationale, qui a sollicité l'attention des diplomates américains dans les pays scandinaves : ce qu'ils disent peut avoir sa répercussion sur les mouvements de l'aviation et des troupes. Impossible aux solitaires du Pôle de parler au monde de la pluie et du beau temps.

### *La dernière île déserte*

Il ne reste dans l'Atlantique Nord qu'une seule île déserte : Rockall, au large de l'Ecosse, roc abrupt et inaccessible, entouré de bas-fonds dangereux, sert de refuge aux oiseaux de mer.

Même cette île déserte peut avoir une importance militaire, servir de poste de guet et de poste émetteur. Et Londres a formé le projet d'y envoyer, par un jour de beau temps, des Robinsons en autogyre, que ravitaillerait un cargo hasardeux. Le dernier royaume de gorlands n'échappera pas à la guerre, pas plus que Terre-Neuve où viennent aussi de s'installer des troupes.

Plus au nord, deux terres semblent, en apparence, à l'abri de la guerre, et trop en dehors des routes de la mer : ce sont l'île aux Ours et l'énorme Spitzberg.

# "Je fais encore des progrès" dit RENOIR

## *en dessinant dans le vide*

### QUELQUES MINUTES APRÈS IL ETAIT MORT

**Au mois de février 1841 naissait Renoir, dont Limoges célèbre actuellement le centenaire.**

**Voir peindre Renoir en sa vieillesse était le spectacle le plus étonnant. Dans ses doigts raidis on glissait un pinceau, puis on l'installait en plein air et, avec une espèce de dél're, il jetait de sa palette sur la toile toute la gamme de ses couleurs, exactement comme s'il se fût amusé à composer un puzzle. Cela durait quelquefois une heure.**

**Puis, subitement, en dix minutes, tout un paysage frais, ruisselant de soleil, admirablement équilibré, sortait du cadre.**

### Ténor manqué

**Il avait failli devenir ténor :**

**— Dans ma jeunesse, disait-il un jour à Ambroise Vollard, mon professeur de solfège à l'école communale, qui n'était autre que Gounod, avait insisté auprès de mes parents pour qu'ils me fissent étudier le chant.**

**Mais il fallait vivre. La peinture sur porcelaine rapportait davantage.**

### Souponné d'espionnage

**Il avait fait la guerre de 1870 A l'armistice, rentré à Paris, il tomba en pleine Commune et, sans s'occuper de politique, se mit à peindre.**

« Un jour, racontait-il, que je faisais une étude sur la terrasse des Feuillants, un officier des Fédérés me dit :

« Un bon conseil, filez, et qu'on ne vous revoie plus ici, car mes hommes sont persuadés que votre peinture n'est que de la frime et qu'en réalité vous êtes en train de relever la carte du quartier pour la livrer aux Versaillais. »

### Puzzle théâtral

Il lisait volontiers, nous raconte encore le compagnon Pierre Renoir, les pièces de théâtre qui paraissaient dans le supplément d'un hebdomadaire illustré, mais il les lisait d'une manière tout à fait spéciale. La première semaine du mois, il parcourait le premier acte du premier supplément, la deuxième semaine il lisait le troisième acte du deuxième supplément, la troisième semaine le troisième acte de la troisième pièce, et le quatrième acte de la quatrième comédie était pour la fin du mois.

— Et tu peux suivre ? lui demandait un jour son fils, amusé et un peu inquiet.

— Très bien, répondit le peintre, j'adore les coups de théâtre imprévus.

### Mot suprême

**Voici le dernier mot de l'artiste. Alors qu'il avait encore toute sa lucidité, il demanda un crayon puis, dessinant dans le vide, il murmura : « Je sens que je fais encore des progrès ! »**

**Quelques minutes après il était mort.**

Léon TREICH.